

## Lectures

**Julia CAGÉ, *Sauver les médias. Capitalisme, financement participatif et démocratie*, Paris, Seuil, 2015, 114 p.**

Depuis leur apparition à la Renaissance, les médias d'actualité – en conscience ou pas, et en fonction de l'époque – ont joué un rôle de diffuseur de l'information au plus grand nombre. Les règles juridiques de la presse, évoquées par Julia Cagé dans son ouvrage *Sauver les médias : capitalisme, financement participatif et démocratie* paru cette année au Seuil, définissent l'information comme « un contenu original présentant un lien avec l'actualité et ayant fait l'objet d'un traitement à caractère journalistique ». C'est d'abord le travail des journalistes qui transforme un fait réel en information présumée « indépendante et de qualité ». À cet effet, ces professionnels prendront en compte deux réalités : d'une part, « l'important n'est pas le support, mais le contenu » ; d'autre part, « les médias [...] sont des entreprises qui ont pour objectif premier la fourniture d'un bien public : une information de qualité, libre et indépendante, indispensable au débat démocratique, et non la maximisation du profit et le versement de dividendes à leurs actionnaires. Ou, tout du moins, les médias ne devraient pas être des entreprises comme les autres. Car, quand ils le sont, c'est le plus souvent au détriment de l'information ».

Cependant, la crise structurelle et globale traversée par les médias d'actualité depuis une quarantaine d'années tend à faire oublier ces évidences. Dès lors, les préconisations de Julia Cagé quant à la nécessité d'imaginer de nouveaux systèmes de financement alternatifs et pérennes apparaissent d'emblée salutaires. N'en déplaisent à ceux, encore nombreux, qui adhèrent à la prophétie du « retour d'un nouvel âge d'or » relevant de la chimère.

### Des médias en quête de nouvelles ressources

Au fil des 114 pages de son plaidoyer, Julia Cagé prend le parti de guider le lecteur dans le labyrinthe du financement des médias. Ce cheminement peut s'avérer parfois déroutant, mais il facilite aussi la compréhension du modèle de « société de médias » proposé par l'auteur.

Dans les trois chapitres de l'ouvrage, elle dénonce pêle-mêle la complexité de l'obtention des aides étatiques, l'opacité des liens entre les médias et leurs différents bailleurs de fonds, la concentration accrue de la propriété des entreprises médiatiques entre quelques mains et l'uniformisation des contenus qui en découle ; enfin, l'érosion d'un professionnalisme journalistique mettant en avant la

qualité par rapport à la quantité. À l'appui de ce dernier constat : le manque de temps, la réduction accrue des effectifs des rédactions, le manque d'investissement et d'intérêt pour l'investigation, la précarisation croissante du travail et les comportements d'autocensure.

Chacun de ces éléments contribue à aggraver la situation, et les entreprises médiatiques ne semblent pas trouver le modèle économique pertinent : « nous continuons de vivre avec les réflexes du passé, faute d'une analyse de la crise que traverse aujourd'hui l'information ». D'autant que ces entreprises demeurent très réticentes, comme l'ont noté des sociologues tels que Jean-Marie Charon, Jacques Le Bohec ou Dominique Marchetti, à investir dans la recherche qualitative et le développement prospectif. Cela reviendrait pour elles à remettre en cause une série d'habitudes de fonctionnement liées à un corporatisme journalistique que la montée en puissance d'un *discours déontologique* (voir les travaux de Denis Ruellan) d'ailleurs peu suivi d'effets concrets parvient difficilement à dissimuler.

### Une clé de voûte : l'intérêt général

La recherche de l'intérêt général d'une société aboutit à ce que chacun des éléments qui la composent contribue à la prospérité des autres. Même lorsque chaque individu se préoccupe davantage de son intérêt particulier, l'ensemble de ces intérêts particuliers peut être coordonné et animé par une logique visant à promouvoir l'intérêt général. Celui-ci dépasse l'individu en tant qu'émanation du dessein de la société. Ce contrat constitue alors la pierre angulaire de l'action publique, dont il détermine la finalité et fonde la légitimité. Bien que l'intérêt général demeure une notion évolutive et difficile à maîtriser, pourquoi ne pas l'étendre davantage à la sphère médiatique ?

C'est ce que prône Julia Cagé, selon laquelle il est nécessaire de « prendre conscience du fait que les médias

d'information politique et générale fournissent un bien public, au même titre que l'université, le cinéma ou l'ensemble des industries, qu'ils font et feront l'économie de la connaissance au *xxi*<sup>e</sup> siècle. Et doivent, à ce titre, bénéficier d'un traitement spécifique de la part de l'État ».

De ce point de vue, la loi n° 2015-433 du 17 avril 2015 (<[www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000030490302&categorieLien=id](http://www.legifrance.gouv.fr/affichTexte.do?cidTexte=JORFTEXT000030490302&categorieLien=id)>), tendant à la modernisation du secteur de la presse, et l'interview au dernier Festival de Cannes de la ministre Fleur Pellerin (<[www.franceinfo.fr/emission/l-interview-politique/2014-2015/pellerin-veut-concentrer-les-aides-sur-la-presse-d-interet-general-15-05-2015-08-06](http://www.franceinfo.fr/emission/l-interview-politique/2014-2015/pellerin-veut-concentrer-les-aides-sur-la-presse-d-interet-general-15-05-2015-08-06)>) sont encourageantes. Les récentes réflexions nationales et internationales visant à promouvoir les biens informationnels comme des « communs » non susceptibles de faire l'objet d'une exploitation marchande vont également dans ce sens (voir les travaux d'Hervé Le Crosnier). Mais de la réflexion à l'action, il y a parfois un fossé, tant les résistances peuvent être fortes, tant du côté des actionnaires, des éditeurs que des rédactions... et parfois même des lecteurs.

### La participation en questions

En premier lieu, Julia Cagé remet sérieusement cause les discours des éditeurs selon lesquels le tout-numérique permettrait aux médias qui s'investissent de bénéficier d'une nouvelle manne publicitaire : « les journaux ont longtemps vécu de la publicité [...] Mais les temps ont changé. Et ce serait rêver d'histoires aux contours effacés que de penser que les médias pourront rapporter demain autant qu'ils l'ont fait par le passé. »

Une piste moins commerciale explorée par certaines entreprises, notamment en Allemagne, est celle de la fondation. Mais ce modèle du non-profit est-il vraiment une solution pour les médias généralistes ? L'auteur en doute : « la plupart des médias non lucratifs demeurent

aujourd'hui très petits, avec un nombre de journalistes fort réduit et des budgets modestes... Il s'agit le plus souvent de journalisme de niche».

Julia Cagé, pour sa part, propose un modèle original de « société de médias » s'inspirant des expériences des sociétés de rédacteurs (SDR) mises en place depuis les années 1970, du fonctionnement de certaines grandes universités internationales conciliant activité commerciale et non-profit, mais aussi des pratiques de *crowdfunding* (financement participatif) en matière de biens culturels liées à la fois au nouveau capitalisme informationnel et aux principes de l'économie solidaire : « la société de médias résout le problème de la dilution du pouvoir politique de manière différente et plus démocratique, en protégeant d'une part les droits de vote des actionnaires existants, mais d'autre part en donnant du pouvoir aux petits contributeurs, qui sont dans ce modèle davantage que de simples donateurs ». Il s'agit de trouver un entre-deux entre les errements symétriques de l'illusion hypercoopérative et de l'illusion hypercapitaliste, afin de « reprendre le contrôle de notre propre destin ».

### Les rivages d'une nouvelle utopie ?

On saura gré à Julia Cagé d'aborder frontalement et dans le détail la question sensible du financement des médias, une thématique quelque peu négligée par la recherche francophone et peu présente dans l'espace public. Et le lecteur se montrera sensible à son plaidoyer très engagé en faveur d'une solution de compromis entre capitalisme financier à la mode Murdoch et socialisme coopératif proudhonien version hipster. Mais cette voie moyenne, qui satisfera bien des étudiants de Sciences Po (où l'auteur enseigne l'économie politique) en quête de

balancement circonspect, n'est-elle pas elle-même une utopie ayant peu de chances d'être concrétisée ?

Il manque peut-être à cet essai, certes brillant et synthétique, d'avoir mieux intégré les apports des travaux des historiens du journalisme tels que Marc Martin et Christian Delporte. Ceux-ci ont bien montré que la recherche d'un financement plus juste mais compatible avec l'économie libérale est récurrente dans l'histoire des médias français, notamment à certains moments critiques de notre vie politique : les débuts de la Troisième République, l'entre-deux-guerres, la Libération, Mai 68, etc. Dès lors, la proposition de l'auteur reste-t-elle si originale, au-delà son habillage 2.0 ?

En outre, si l'on retient de l'ouvrage que l'information d'actualité n'est pas un bien « comme les autres », alors peut-on lui appliquer les mêmes recettes de *crowdfunding* que celles qui permettent de financer des produits recyclés par les industries culturelles (musique, cinéma, jeux vidéo, etc.) ? Enfin, Julia Cagé ne sous-estime-t-elle pas quelque peu les capacités de résistance des principaux intéressés, à savoir les journalistes ? Dans leurs discours, ceux-ci se disent souvent prêts à explorer de nouvelles pistes de changement, mais dans la pratique quotidienne, l'inertie professionnelle de la corporation journalistique prend souvent le pas, à quelques exceptions près.

Peut-on donc sauver les médias... malgré eux ?

*Estelle Dubuisson-Henni*

*UMR LISA, Université de Corse Pasquale Paoli*

*Courriel : <dubuisson@gmail.com>*

*Nicolas Pélissier*

*pôle CREAMED, Laboratoire I3M, Université Nice Sophia*

*Antipolis*

*Courriel : <pelissier06@gmail.com>*

**Jonathan CRARY, 24/7. *Le capitalisme à l'assaut du sommeil*, Paris, Zone/La Découverte, 2015, 180 p.**

Très remarqué à sa sortie, l'ouvrage de Jonathan Crary – publié dans une collection qui se distingue par son modèle économique, l'originalité des thèmes retenus et l'excellence de sa tenue intellectuelle – est incontestablement une contribution importante à l'analyse des modes de vie contemporains et des visées que poursuit en la matière le capitalisme sous l'impulsion des nouvelles technologies d'information et de communication. Modes de vie ici entendus dans le sens le plus intime qui soit puisqu'il s'agit des atteintes portées aux rythmes naturels, des assauts menés contre notre chronobiologie, à l'instar des recherches militaires menées actuellement pour retirer au soldat, en vue d'une efficacité et d'une performance quasimachinique sur le terrain, tout besoin de sommeil et tout sentiment de fatigue ou de peur.

Qui de nous n'a pas consulté un mail, écrit un SMS, twitté, tchaté ou acheté un produit en pleine nuit, sans pouvoir attendre le lendemain ? Selon l'auteur, la nuit est en passe de devenir un bien rare sinon en voie de disparition, et le sommeil une nécessité physiologique superflue, à éliminer donc, pour être le dernier bastion qui fait obstacle à ce vol de temps, à cette disponibilité permanente, à la marchandisation que le capitalisme a réussi à entreprendre avec ces autres besoins que sont la faim, la soif, le désir sexuel et même désormais l'amitié. Le sommeil appartient ainsi à un autre âge, pré-moderne, qui nous renvoie à l'existence dépassée de cycles ancestraux et de rythmes immuables dont il faut ôter le potentiel de résistance à l'entreprise de modernisation qui s'est déjà employée à indifférencier toutes les oppositions classiques (sacré/profane, nature/culture, machine/vivant, travail/repos). Mais au nom d'une vie prétendue libre, riche et pleinement vécue, il ne s'agit pas seulement d'aligner l'intégralité de notre présence au monde sur le mode du fonctionnement artificiel, continu et ininterrompu, hors temps donc ou, au mieux en « mode veille », des marchés et des réseaux.

Dans le sillage du démantèlement actuel de toutes les formes de protections sociales, l'ambition vise à fractionner, saccager cette donnée naturelle, à créer de la rareté et, plus encore, à produire une forme d'insensibilité docile, une absence hallucinée qui empêche toute expérience véritable sinon d'une manière typiquement insomniaque, entre repli forcé sur soi et dépersonnalisation, empêchant toute appréciation authentique du réel et d'autrui et finalement reniant notre humaine condition. Le sommeil, pour venir, appelle un état de sécurité qui, absent, crée une forte vulnérabilité du dormeur à autrui. Or le contexte de retrait impossible, d'exposition sans fin, de somnolence de masse exclut aujourd'hui, à l'instar des tortures infligées à certains prisonniers que l'on prive de ce temps vital, toute forme de régénération intime et tout lieu de ressource personnelle. Il s'agit aussi de routiniser dans des automatismes atrophiant nos capacités sensorielles, perceptives et décisionnelles, pour finalement vider l'individu de toute singularité autre que sous le mode illusoire de la consommation narcissique et de conscience politique et de tout intérêt pour la chose publique, au profit d'une mise à disposition de soi, d'une exposition passive inédite à de nouvelles puissantes stratégies d'instrumentalisation et de contrôle du pouvoir.

À ce premier chapitre qui expose ce nouvel état de fait et les dangers d'une vie en ligne sans sommeil succède un second qui, plus long, analyse les mécanismes en œuvre et les modalités techniques, sociales et psychologiques plus précisément prises par le « 24h/24, 7 jours sur 7 ». Ce dernier est prometteur d'un monde accessible à tout moment et en tout lieu, ouvert à tous les investissements et identifications prétendument gratifiantes que les produits entendent offrir dans les moindres aspects de notre vie en convertissant faits, gestes et pensées en données enregistrées, archivées et consultables en ligne à tout moment. Or, ce faisant, il est, selon l'auteur, un élément de l'arsenal déployé par des dispositifs qui, aussi révolutionnaires que périssables, signent moins, comme le voudraient certaines

tentatives de périodisation hâtives, l'entrée dans un nouvel âge – « l'âge digital » – qu'une intégration croissante de notre activité aux paramètres de l'échange électronique au moyen d'une capture, voire d'une annihilation, de tout temps de décision, d'autonomie, de réflexion et de contemplation. La rationalité technologique contemporaine consiste alors en un double mouvement : l'un, dans le sillage de la logique de la modernisation propre au capitalisme que Marx avait déjà bien repérée, consiste en une création continue de la nouveauté à partir d'une conception plastique et infinie des besoins créés de toute pièce et satisfaits par des biens perçus comme des flux aux temps de circulation sans cesse réduits; le second tend pour sa part à rapprocher le temps humain de la temporalité propre aux systèmes en réseau, à détruire définitivement les ancrages stables et durables au profit des exigences machiniques des formes de vie connectées, en calant les attentes des individus sur les discours idéologiques entourant les promesses fonctionnelles des produits. Ce faisant, ils ne contribueront, sans tirer comme naguère de la maîtrise du savoir-faire les satisfactions du travail accompli, qu'à parfaire des fonctions de contrôle et de surveillance, en transmettant des informations qui seront transformées en autant d'éléments de plus-values identitaires à de futures innovations leur promettant alors une meilleure fabrique de soi, tirée en fait d'une relation quotidienne à des appareils configurés sur ce désespéré désir d'être.

À terme, la réalité se (con)fond dans ce déploiement de services, produits personnalisés et autres systèmes de recommandations au point de faire de l'individu lui-même un terminal ou, pire, une simple application soumise aux injonctions gestionnaires d'une existence toute opérationnelle et dont il a délégué la maîtrise des tâches préformatées à des programmes qui orientent, définissent même en permanence sa volonté et l'ensemble de ses projets en bloquant toute capacité d'agir indépendante et toute projection dans des projets collectifs à moyen ou long terme. Au-delà des effets d'isolement social produits

par ces moyens devenus fins en soi, l'obsolescence de plus en plus rapide de ces objets conduit donc, en plus de la frustration liée à une jouissance éphémère et inquiète d'être déjà dépassée, à effacer toute mémoire collective, à produire une synchronisation de masse des consciences et des expériences, qui ôte toute valeur et même toute possibilité d'expression à la subjectivité, à la singularité et à la créativité hors des schèmes de la consommation mondiale d'images et de contenus standardisés. Pire encore, c'est un sentiment d'ennui pour le réel, le proche et le quotidien que l'on ressent finalement face à l'infinité des possibles qu'offre le 24/7. C'est donc à une formidable mais mortifère opération de détournement de l'attention, à sa totale refonte sur ces supports que l'on doit cette colonisation électronique de nos vies qui ne réside alors plus qu'en leur organisation bureaucratique quotidienne au moyen d'opérations et de réponses répétitives, sans critique, opposition ou alternative possible sauf au prix, aussi élevé que rare, d'une lourde marginalisation sociale.

Mais ce tableau finalement classique de la société de masse ici revisitée avec ses traditionnels récepteurs passifs fait place à la nouveauté ambiguë d'une situation qui, en plus d'offrir en apparence une large palette d'options aux actions individuelles – toujours convertibles en données profitables à la performance et l'efficacité du système à satisfaire les attentes particulières – autorise une multitude fragmentée de micro-espaces de partage et de communication entre pairs, tout en étant incommensurables les uns aux autres par leurs contenus malgré la similarité intrinsèque de leurs motifs et de leur procès de fabrication. La communautarisation en cours par voie électronique a donc pour ultime et nécessaire soubassement une plateforme de normes et de comportements universellement partagés qui exclut l'éclosion et l'expression de réelles différences et favorise au contraire un univers sans friction, où la fadeur, l'adoucissement et la domestication des formes expressives constituent les règles tacitement admises pour se faire admettre et entendre, selon les canons atemporels

ou ubiquitaires, désincarnés des contingences du lieu, du moment ou de l'émotion vécue, qu'oblige le fonctionnement du régime 24/7.

Malgré l'absence de contrainte extérieure, de coercition directe, l'abdication de nos vies aux besoins imaginaires, à la participation de notre formatage intérieur et de notre propre surveillance est donc totale, au profit de leur éclairage aussi artificiel que panoptique. Le troisième chapitre entame ainsi le récit généalogique de cet abandon à partir des différentes étapes du développement du capitalisme qui ont scandé notre rapprochement d'une vie peu à peu débarrassée des contraintes naturelles et sociales, mais aussi de l'espace et du temps non régulés, non organisés et non contrôlés qu'offrait, avant la marchandisation de tous ses contenus ordinaires, l'explosion des rythmes (travail/famille, public/privé, repos/fêtes, etc.) et la privatisation des vies qui s'y développaient encore, le quotidien. Sous le coup, annonciateur de la temporalité 24/7, d'une invasion des processus continus, homogénéisant et sans limites, la perte du quotidien signe la fin de l'anonyme, de l'inutile, du différent et du résistant au profit d'une régulation institutionnelle générale de la vie individuelle et collective dont les formes, selon Crary, coïncident davantage, malgré ses propres limites, avec les considérations de Deleuze sur la société de contrôle qu'avec celles de Foucault, pour ne pas limiter l'exercice du pouvoir à des espaces et à des lieux donnés mais pour l'étendre de manière micrologique à tous les interstices privés ou publics. Si l'auteur voit classiquement dans la télévision un exemple de cette intégration générale et d'une continuité constante entre toutes les sphères d'activités et de leur alignement sur une temporalité 24/7, c'est surtout bien sûr avec l'ordinateur que se développe, malgré la plus grande créativité et interactivité qu'il solliciterait chez chacun, l'habitation à un ensemble de tâches et de routines sur des pans entiers de vie et sous des formes addictives voire pathologiques (autistiques en l'occurrence) : l'espèce de sommeil éveillé qu'il provoque par répétition quasi-réflexe de gestes et de pensées

totalement soumis aux impératifs d'efficacité, de fonctionnalité et de vitesse, conduit l'individu à le déposséder de son temps en l'enfermant dans une monotonie sans plaisir ni vagabondage possible de l'esprit. L'expérience de déréalisation que provoque, désormais à tout moment avec nos portables, cette espèce de sortie artificielle du monde, de ses contingences et de notre propre finitude, encourage au plaisir de l'en-soi électronique face aux insuffisances d'une réalité physique et sociale que l'on perçoit alors dans sa vacuité, sans possibilité de retour ni goût pour une expérience commune.

Dans le dernier chapitre, c'est finalement, à l'exemple de certains films ou ouvrages de science fiction, la faculté d'imaginer et de rêver qui est en proie, selon l'auteur, à un réagencement en profondeur calé sur le mode d'accessibilité, de stockage et de téléchargement des contenus en ligne, en vue de les débarrasser de leur scories subjectives et de les rendre quantifiables et objectivables et donc compatibles, comme données monnayables, avec les impératifs du fonctionnement 24/7 des réseaux de communication. L'assimilation de l'homme à la machine et leur interchangeabilité sont désormais une réalité que l'on doit à cette externalisation voulue de nos vécus et de nos relations sociales dans des formats digitaux offrant une palette d'identités virtuelles, mobilisables et consultables à tout moment, mais selon des modalités préfixées qui encadrent, pour finalement les appauvrir, les singularités perceptives et émotionnelles. Cette attaque de la citadelle intérieure n'est finalement que le dernier épisode d'une entreprise de discrédit de la vie onirique et de la force de résistance et de volonté de changement du monde dont elle est potentiellement porteuse et que le capitalisme n'a cessé de vouloir éteindre pour favoriser les conditions de sa domination : la privatisation des intérêts, la solitude des existences, l'isolement du collectif. Aussi la communication que nous vendent les interfaces électroniques du 24/7 n'en est que le simulacre et même la perversion de son sens originel : une transmission de messages plus qu'un ethos de partage,

une exhibition de soi plus qu'une rencontre avec l'autre, un autisme de masse plus qu'une conversation authentique, tant sont exclues du 24/7 la durée, les pauses, l'attente et la patience qui sont aussi les données inévitables de tout projet politique...

D'aucuns diront que l'ouvrage tire vers l'essayisme pour déroger par ses procédés d'écriture et sa méthodologie, des règles classiques de composition et d'administration de la preuve attendues par l'académisme. La tentation généraliste peut ici ou là desservir un propos qui s'inspire fortement des analyses de la théorie critique en réactivant certains de ses concepts centraux (colonisation de la vie vécue, standardisation, routinisation, réification). À la lecture, on pensera aux travaux, non cités, d'H. Rosa, de N. Aubert et de W. Sofsky, mais aussi à l'ouvrage *Les sentiments du capitalisme* d'E. Illouz et bien sûr au texte d'A. Honneth sur la réification. L'ensemble fourmille néanmoins, sur ce sujet neuf, de considérations latérales et de développements originaux, tout en mobilisant de façon éclectique, sans souci des appartenances disciplinaires ou

des compatibilités théoriques, moults références (dont des auteurs parfois négligés) et un éventail de supports (films, littérature, etc.) qui déroge, par la place démonstrative que leur donne ce professeur d'histoire de l'art et d'esthétique, aux «lois du genre». L'ensemble n'en est que plus dynamique et stimulant, en dépit toutefois du risque, par moment, de perdre de vue l'objet et de formuler des diagnostics aux conclusions très arrêtées et peut-être excessivement assurées (sur la fin de la politique par exemple) : entendue comme un indicateur des orientations et intentions désormais prises par le capitalisme, l'atteinte portée au sommeil est davantage rapportée à des problématiques sociales et politiques plus vastes, que saisie dans ses manifestations empiriques au moyen d'une enquête sur les pratiques, usages et motivations de ceux qui s'adonnent au régime 24/7.

Éric Letonturier

Université Paris Descartes Sorbonne  
Courriel : <eric.letonturier@orange.fr>

---

**Florian VÖRÖS (dir.), *Cultures pornographiques. Anthologie des porn studies*, Paris, éditions Amsterdam, 2015, 320 p.**

*Cultures pornographiques*, l'anthologie des *porn studies* coordonnée par Florian Vörös (doctorant en sociologie de la culture et de la communication à l'IRIS-EHESS), offre un éventail à la fois thématisé et historicisé de travaux de recherche sur les pornographies. Elle vient s'inscrire parmi le nombre encore restreint mais croissant de publications sur la pornographie en sciences humaines et sociales en France, comblant *a posteriori* le manque de traductions des textes clés anglophones (les chercheurs

publiés dans cet ouvrage sont basés en Angleterre, aux États-Unis et en Finlande). Les textes rassemblés s'échelonnent entre 1985 et 2015 : on y trouve aussi bien des «classiques» d'auteurs encore jamais traduits en français que des articles récents qui portent sur les usages de la pornographie en ligne.

L'introduction redonne d'abord leur épaisseur historique aux termes clés de ce champ d'études. Ainsi du terme «pornographie» qui autrefois était employé pour la science d'écrire (*graphê*) des traités de santé sexuelle liés à la prostitution (*porné*), et du terme «pornographe» désignant initialement le médecin hygiéniste étudiant les travailleuses du sexe (avec le surplomb scientifique



méprisant réservé aux objets triviaux et moralement condamnés). Florian Vöros souligne ensuite le changement de paradigme opéré depuis la parution de l'ouvrage-phare de Linda Williams en 1989 (intitulé : *Hard Core : Power, Pleasure, and the « Frenzy of the Visible »*) : la pornographie en tant qu'objet d'étude n'a depuis plus uniquement le statut de « problème social » mais a acquis celui de « forme culturelle complexe ». Il retrace les débats autour des approches et concepts qui, au croisement des études féministes, des études culturelles, des *media studies* et autres domaines, ont peu à peu construit un véritable champ d'études.

La première partie de l'anthologie (intitulée « Politique de la sensation ») s'ouvre avec ces mots de Laura Kipnis : « La pornographie nous prend aux tripes ». Elle permet de resituer et repenser la place du chercheur qui travaille « sur » mais aussi « avec » la pornographie, sans nier ce que le matériau analysé produit comme émotions et sensations, plurielles, contrastées, ambivalentes. En soulevant la question de la posture de recherche, distanciée ou incarnée, elle rend explicite l'autre changement de paradigme qui fut nécessaire pour que ce champ des études sur la pornographie se constitue : la prise en compte des *affects* par les chercheur-e-s qui prennent « à bras le corps » le matériau pornographique sans faire l'impasse sur le fait qu'ils et elles ont aussi un corps. Ainsi du travail de Susanna Paasonen, qui nous incite à ne pas oblitérer la « résonance charnelle » du matériau aux dépens de la rigueur intellectuelle (cf. introduction). Son texte « Étranges promiscuités. Pornographie, affects et lecture féministe » s'intègre donc dans cette première partie, ainsi qu'un article de Richard Dyer paru initialement en 1985, qui se focalise sur la dimension narrative des films porno gay (« Le porno gay, un genre filmique corporel et narratif »). Ce dernier rappelle en introduction que les films pornographiques doivent être étudiés parce que la sexualité représentée y est « socialement signifiante », les productions pornographiques étant « clairement marquées

par la classe, l'ethnicité et, bien entendu, par les concepts d'homosexualité/hétérosexualité ».

Cette affirmation trouve écho dans la deuxième partie de l'ouvrage qui montre que, dans le champ des études sur la pornographie, la nécessité d'une analyse croisée des rapports de classe/« race »/genre/sexualité s'est imposée très tôt. La question du « fétichisme racial » est ainsi centrale dans le texte magistral de Kobena Mercer sur les photographies controversées de la série *Black males* (1983) et *The Black Book* (1986) de Robert Mapplethorpe, représentant des hommes noirs nus. Mercer analyse non pas les intentions du photographe mais étudie la série d'images comme un « artefact culturel qui dit quelque chose des manières dont les Blancs « regardent » les Noirs et de la façon dont la sexualité des hommes noirs y est perçue comme fondamentalement différente, excessive, Autre ». L'analyse critique que Mercer fait en 1986 de la *fétichisation raciale* des gays noirs par le photographe gay blanc se dote en 1989 d'un second volet, Mercer reprenant son texte après qu'il s'est avéré que les images de Mapplethorpe dérangent une certaine Amérique puritaine et blanche. Kobena Mercer parle alors de la potentialité subversive de l'esthétique de Mapplethorpe, qui ne consiste pas simplement à bousculer l'ordre (hétéro)sexuel. Cette puissance subversive viendrait plutôt de sa « capacité à confronter la blanchité à l'altérité qui lui permet précisément de se constituer en identité ». Mercer parle finalement de « fétichisation ambivalente de la différence raciale » qui ouvre à une potentielle « déconstruction de la blanchité ». Un texte majeur de Linda Williams (« La frénésie du visible. Pouvoir, plaisir et savoir pornographique moderne ») et un autre de Heather Butler intitulé « Que dit-on d'une lesbienne aux doigts longs ? Le développement de la pornographie lesbienne et gouine » poursuivent la réflexion de cette partie sur la « politique du regard ».

La troisième partie de l'ouvrage (intitulée « Politique de l'appropriation ») incite d'abord à dépasser l'opposition souvent faite entre « la » pornographie *mainstream*



(synonyme de mauvaise pornographie) et les pornographies dites alternatives (supposément plus représentatives, plus respectueuses des femmes et de la « diversité » – ce qui devient souvent un argument marchand). Le texte de Lisa Sigel (« Quand l'obscénité tombe entre de mauvaises mains ») montre comment des représentations hégémoniques peuvent être resignifiées par les « publics subalternes ». Cette troisième partie montre aussi que l'étude de la réception des pornographies se développe de façon plus importante aujourd'hui : qui sont vraiment les publics de la pornographie, quels sont leurs usages, leurs lectures, et quelle est leur *capacité d'agir* ? C'est la question que pose le texte « Porno 2.0 ? La centralité de l'utilisateur dans la nouvelle industrie du porno en ligne » de Sharif Mowlabocus. L'article le plus récent, qui clôt l'anthologie (« Les motifs de la consommation de pornographie » de Clarissa Smith, Feona Attwood et Martin Baker), examine les préconstruits autour des publics de la pornographie avant de présenter les résultats d'une enquête par questionnaire anonyme en ligne, menée auprès de 5 490 personnes fréquentant des sites pornographiques, pour mieux connaître leurs

caractéristiques sociodémographiques, leurs modes de consommation et leurs motivations.

La diversité des champs convoqués dans cette anthologie (sociologie des médias, histoire, histoire de l'art, études africaines-américaines, études filmiques, études culturelles, études féministes) nous renseigne sur la pluralité des lieux d'où s'élaborent les savoirs scientifiques sur la pornographie. Elle montre les zones de dialogue entre disciplines et *studies*. Par exemple, la façon dont l'analyse narrative et l'analyse sémiotique sont convoquées dans les textes de Richard Dyer et de Kobena Mercer peut être vue comme une rencontre des études culturelles avec les sciences du langage et les sciences de l'information et de la communication. Cette anthologie donne ainsi matière à penser sur les espaces de dialogue entre disciplines et *studies*, mais aussi sur les points d'intersection entre l'analyse des représentations culturelles et les politiques de la représentation.

Stéphanie Kunert

Université Lumière Lyon-II

Courriel : <stephaniekunert@gmail.com>

---

**Sylvie CATELLIN, *Sérendipité. Du conte au concept*, Paris, Seuil, 2014**

Il était une fois un prince de haute lignée, très sophistiqué, qui venait de l'île de Serendip. Ses origines se perdaient dans les mythes les plus anciens de l'humanité. Au cours des siècles, il avait entretenu une correspondance étroite avec des poètes, des conteurs, des romanciers, des scientifiques, des psychologues, des sociologues, des mathématiciens, des cybernéticiens, des informaticiens. Personne ne connaissait le détail de tous ses voyages. Où avait-il grandi ? Qui avait-il aimé ?

Où était-il quand il disparaissait ? Car souvent sa trace se perdait. Parfois aussi, on le disait en plusieurs lieux en même temps, en compagnie fort différente. D'où la question lancinante : était-il un ou plusieurs ? Mais surtout, il posait une grande énigme aux passants du temps présent : pourquoi et comment, au terme de son long périple, se trouvait-il assis, triste et appauvri, dans un magazine d'aéroport rempli de publicités, avec la pancarte « serendipity / heureux hasards » autour du cou ? Il tendait la main aux *people* qui passaient et essayait de leur décrocher une parole sur les belles rencontres, imprévisibles, qui émaillaient leur vie. Il était devenu

borgne et boiteux en même temps qu'il s'était fait élire célébrité des années 2000.

Sylvie Catellin s'est attachée à ce prince, qui est un mot, un concept, une île : sérendipité, sérendipien, Serendip. Elle a mené l'enquête, comme un détective, pour mieux en comprendre toutes les facettes. Son destin, qu'elle nous restitue, est passionnant, digne des plus belles histoires de l'aventure humaine. Le récit, sur la longue durée, est tellement nourri de rebonds, péripéties, controverses, quiproquos, d'allers et de retours des pays de la fiction à ceux de la science, qu'il est impossible de le résumer. Comme un très bon roman ou un grand essai, il faut le lire en entier ! Comme une démarche de recherche – scientifique, philosophique – il faut en suivre les étapes, qui deviennent signifiantes en avançant pas à pas. Et comme dans les belles histoires, c'est à la fin que le mystère se lève en partie.

Pour nous initier à l'odyssée de ce mot – « un mot nomade », « un mot qui libère », dit Laurent Loty dans sa préface – Sylvie Catellin s'est mise à l'école du prince auquel elle s'intéressait. En excellente chercheuse, elle s'est faite sérendipienne. Elle a bourlingué avec curiosité. Elle a tiré un fil en restant attentive à ce qui bougeait autour, aux sociétés qu'il traversait. Elle s'est laissée surprendre, trouvant des pépites en chemin, par rapprochement de problèmes, de faits, de débats, vifs encore aujourd'hui.

En une lettre de 1754, Horace Walpole invente le mot « sérendipité » à partir d'un conte, celui des trois princes de Serendip. Pour lui, la sérendipité désigne « la faculté de trouver, par hasard et sagacité, des choses qu'on ne cherchait pas », et il ajoute que le sens du mot sera mieux compris en revenant au conte. Sylvie Catellin part donc à la recherche des différentes origines et variantes du conte (hébraïque, indienne, arabe, bosniaque, danoise, etc.).

Dans une version simplifiée du conte, Serendip est une île (Ceylan) d'où les trois princes partent. En chemin, ils montrent une curieuse qualité, qui assure d'abord leur disgrâce, puis leur fortune. À partir des signes laissés au bord de la route par un chameau, ils peuvent le décrire

en son absence : il était borgne, boiteux, il lui manquait une dent et il portait une femme enceinte. Le chameau et son occupante laissèrent autant de signes que nécessaire pour que les princes reconstituent la scène (par exemple, le chameau ne mangea l'herbe que d'un côté du chemin, et la femme fit pipi et dut poser ses deux mains par terre pour se relever – car elle pesait lourd).

Il y a là peu de place pour le hasard. Il est plus juste de considérer, comme le développe Sylvie Catellin, que les princes montrent une étonnante capacité d'abduction (ou inférence abductive, que Charles S. Peirce, le philosophe et logicien américain, étudiera en son temps comme la logique même de toute découverte).

Dans le conte des princes de Serendip, des hypothèses sont imaginées pour expliquer des faits, qu'il a fallu d'abord remarquer, décrire, considérer comme signifiants, puis ne pas évacuer comme aberrants ou hors de propos. Un mélange, donc, d'induction, d'attention pour l'inattendu et le discret, puis d'imagination pour les comprendre : une activité d'interprétation, si, comme le souligne Sylvie Catellin, « interpréter, c'est chercher la vérité dans des traces imperceptibles pour la plupart des gens, et c'est aussi construire une histoire ».

Le peu de place pour le hasard dans le processus n'empêche pas Walpole de douer le mot *sérendipité* d'un double pouvoir, relevant à la fois du hasard et de la sagacité.

Sylvie Catellin nous aide à comprendre le glissement. Il est stratégique. Pour Walpole, il s'agit de critiquer le dogme rationaliste des Lumières. Il défend la place pour le raisonnement imaginatif à l'origine des découvertes : « Le hasard procure un espace de liberté imaginative propice à l'émergence des idées incidentes, ces idées non cherchées qui révèlent le sens même de ce que l'on découvre », écrit Sylvie Catellin. « Hasard » est donc un mot écran. Il vient en lieu et place du vagabondage heureux de l'esprit humain, de l'inconscient, de l'élan vers l'inconnaissable *a priori*, de la curiosité pour le multiple, pour le rapprochement de réalités éloignées. L'imagination, pour œuvrer

pleinement, est ouverte : elle réclame d'abord l'acceptation sans condition de l'inattendu.

Voilà comment donc s'installe, à un moment de l'idée de sérendipité, une ambiguïté, une double vue. Et comment, depuis, selon cette histoire que Sylvie Catellin nous raconte par le menu, un œil tire à droite et l'autre à gauche ! Car il semble bien que d'un mot constitué de deux mots en tension, l'histoire sera une lutte, d'influences réciproques et d'interprétations divergentes, versant tantôt du côté du hasard, tantôt de la sagacité. Alors que, peut-être, entre les deux, il ne faut pas choisir. De la sérendipité, ne dirait-on pas qu'elle fleure son chien de Rabelais, « la bête du monde plus philosophe », qui nous montre comment être « légers au prochaz & hardis à la rencontre, puis, par curieuse leçon & méditation fréquente, rompre l'os & sucer la sustantifique moelle » (cf. le prologue de *Gargantua*) ? « Légers au prochaz [à la poursuite] & hardis à la rencontre » et « par curieuse leçon & méditation fréquente » sonnent assez proches, à mes oreilles, de « par hasard et sagacité ».

Mais l'affaire est complexe. Car le « hasard », la « chance », s'entendent de manière multiple. Ce n'est pas tout à fait pareil de souhaiter « bonne chance » à un candidat au bac qui s'est préparé toute l'année et à un joueur au casino. Au premier, je souhaite de garder ses moyens, de ne pas trop s'en faire, de s'adapter au sujet, de mobiliser ses connaissances avec confiance, avec lucidité – avec sagacité. Pour le second, je souhaite qu'une pure chance lui soit favorable. La sérendipité hérite de cette double nature de la « chance », dont l'homonymie cache des sens différents. Dans le domaine des mutations en biologie de l'évolution, nous rappelle Sylvie Catellin, le « hasard » signifie « l'absence d'intention ou de finalité, une interaction imprévisible, mais non l'absence de causalité et de déterminisme ».

Mais revenons au prince dont nous suivons l'épopée. Il entre (le mot « Serendipity ») dans les dictionnaires anglophones au début du xx<sup>e</sup> siècle, à la même époque où est lancée la mode des boutiques de cadeaux hétéroclites

et inattendus, appelées *Serendipity Shops*, dont la première fut consacrée au commerce des livres rares. *Serendipity* était réapparu quelques années auparavant dans le milieu des bibliophiles britanniques qui en retinrent la signification hédoniste de trouver quelque chose en cherchant autre chose (« *looking for one thing and finding another* », selon les termes d'Edward Solly, dans *An index of Hereditary English, Scottish and Irish Titles of Honour*, 1880).

Dans le domaine scientifique, *The Way of an Investigator* (« Le chemin d'un enquêteur »), publié en 1945, est une référence. Walter B. Cannon y revient sur son travail de chercheur. Poursuivant les travaux de Claude Bernard, il a forgé en 1926 le mot « homéostasie », et il est aussi connu pour avoir établi les fonctions physiologiques du stress émotionnel. Dans son livre autobiographique, il décrit l'importance de l'intuition (« *The role of hunches* » est le titre d'un chapitre) et les gains à attendre de la sérendipité (« *Gains from serendipity* » est le titre du chapitre suivant). L'activité de recherche scientifique, tout en reposant sur un socle de connaissances, s'entretient de libertés, de flashes inattendus, de découvertes de nouveaux objets ou de nouvelles relations entre les faits, ainsi qu'entre les faits et les explications. Il y faut un « esprit préparé » (selon la formule de Pasteur), mais aussi un esprit ouvert à l'arrivée de phénomènes surprenants, négligés, inaperçus précédemment. Le cas de Fleming et de la découverte de la pénicilline à la fin des années 1920 est emblématique : au lieu de les jeter à la poubelle, il laisse se développer des cultures atteintes par une moisissure dont il finit par mettre en évidence les vertus bactéricides.

Le 4 juillet 1949, jour anniversaire de l'indépendance américaine, le mot « Serendipity » est en première page du *New York Times*, en écho à un discours de Fleming, prononcé la veille à Oklahoma City, qui défend la liberté de la recherche fondamentale : « Les grandes découvertes ont été faites le plus souvent par des chercheurs libres de suivre les pistes que le hasard ou la chance leur ont fournies dans les laboratoires scientifiques », y explique-t-il.

À partir de nombreux autres cas, par touches successives, Sylvie Catellin précise les performances propres de la sérendipité. Elle a de très belles pages sur Balzac («l'un des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle qui s'est approché au plus près de l'idée de sérendipité»), sur Freud et la culpabilité supposée d'Œdipe, qui résulte d'une interprétation (sérendipienne?), sur Poincaré et le travail inconscient de l'esprit en mathématiques, sur Changeux, Connes et le plaisir esthétique en science, et enfin sur les efforts des acteurs du web et de la cybernétique pour «programmer la sérendipité» (cf. le chapitre 4, le dernier du livre, intitulé «Programmer l'inattendu : cybernétique et sérendipité»).

Au terme du voyage, nous comprenons mieux qu'il n'y a pas un ni trois princes de Serendip, mais bien deux. L'un, consacré par l'usage courant, publicitaire, commercial, accentue le hasard dans nos vies trépidantes et surfantes. Sylvie Catellin le qualifie, comme le chameau du conte originel, de borgne et boiteux. Du second, plus savant, proche de l'esprit et de la démarche concrète de la recherche humaine, Sylvie Catellin réussit à nous restituer la vie imaginative, curieuse de tout, problématisante et créative. Lequel de ces deux princes fut consacré «mot de l'année» 2009 par la revue *Sciences humaines*? Les deux en même temps, espérons-nous, car à bien lire Sylvie Catellin,

c'est d'un projet pour la science réconciliée avec les humanités dont les deux princes, hasard et sagacité, «légers au prochaz & hardis à la rencontre», sont porteurs :

Lorsqu'il est producteur de sens et qu'il fait coopérer des processus tels que l'imagination, l'émotion, la mémoire et le raisonnement, le jugement esthétique n'est plus un jugement contemplatif. Or c'est grâce à ces processus que la science existe, et il est évident que l'analyse des formes sous lesquelles elle est rationalisée, communiquée et validée n'est pas suffisante pour comprendre comment ce qui est inconnu ou inexistant est découvert, créé ou inventé. La sérendipité est un outil épistémique qui le permet. [...] Définir la sérendipité comme la capacité humaine à œuvrer avec l'inattendu, à prêter attention à un fait surprenant et à en imaginer une interprétation pertinente, reconnaître sa centralité dans les processus de découverte et d'invention, implique de prendre en compte la part de subjectivité, d'imagination, d'inconscient dans la production des savoirs.

Olivier Fournout  
Telecom ParisTech

Courriel : <olivier.fournout@telecom-paristech.fr>